

A black silhouette of a person wearing a crown, bent over and stepping with their right foot onto the word 'CONNARDS'. The figure is positioned on the left side of the cover, with the crown at the top and the foot on the word.

FLORIAN COVA

**DANS
LA TÊTE
DES
CONNARDS**

**COMMENT S'EN PRÉMUNIR...
ET ÉVITER D'EN ÊTRE UN
SOI-MÊME**

DBS

FLORIAN COVA

**DANS
LA TÊTE
DES
CONNARDS**

**COMMENT S'EN PRÉMUNIR...
ET ÉVITER D'EN ÊTRE UN
SOI-MÊME**

DBS

De Boeck Supérieur
5, allée de la Deuxième Division blindée
75015 Paris

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés
dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web :

www.deboecksuperieur.com

© De Boeck Supérieur,
rue du Bosquet, 7 – 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Dans le cas où le livre comporte des ressources numériques en ligne, ces dernières sont des compléments offerts à l'achat du livre. Par respect du droit d'auteurs, ces ressources sont incessibles, interdites de reproduction et réservées à un usage strictement personnel. Elles sont soumises aux conditions d'utilisation en vigueur (CGU) accessibles sur notre site et peuvent, pour des raisons commerciales, légales, d'évolution technique ou de contenu, être supprimées ou interrompues à tout moment, sans garantie de maintien ou de compensation.

Dans le cas où les QR codes et liens hypertextes permettent d'accéder à des sites internet tiers, la responsabilité de De Boeck Supérieur n'est pas engagée, notamment quant à leur éventuel dysfonctionnement ou à leur indisponibilité d'accès.

Dépôt légal :
Bibliothèque Nationale de France : août 2026
Bibliothèque Royale de Belgique : 2026/13647/152
ISBN : 978-2-8073-7182-8

Sommaire

Chapitre 1. Qu'est-ce qu'un connard ?	6
Qu'est-ce qu'un connard ?	14
Un portrait-robot du connard	19
Quel est exactement le problème avec le connard ?.....	25
Chapitre 2. Où se situe le problème avec les connards ?...	28
Une approche conséquentialiste des connards.....	29
Une approche déontologique des connards	34
Quelques limites de l'approche déontologique de la connardise	49
Une approche arétique des connards.....	52
Chapitre 3. Pourquoi le connard nous énerve-t-il autant ?	62
Les théories de la reconnaissance.....	63
D'où vient le besoin de reconnaissance ?	66
Aux origines de l'esprit humain : la psychologie évolutionniste	70
Du sens moral au besoin de reconnaissance	73
Quel type de colère suscitent les connards ?.....	82
Faut-il s'énerver contre le connard ?.....	90
Chapitre 4. Comment devient-on un connard ?	96
L'être humain a-t-il un prix ou une dignité ?.....	98
L'origin story du connard.....	109
Deux formes de respect.....	116
D'où vient la tentation d'être un connard ?.....	119
Une théorie sur l'origine du connard.....	127

Chapitre 5. Il ne faut pas voir des connards partout.....	133
L'égocentrique est-il un connard ?	133
Le connard et la « triade sombre »	138
Quelles différences entre le connard et le salaud ?.....	145
Être un connard, est-ce nécessairement un con ?.....	150
Être un connard est-il nécessairement une connerie ?	154
Comment raisonnent les connards ?.....	160
Chapitre 6. Une typologie des connards.....	164
Des différentes façons d'exercer sa connardise.....	166
Des différentes façons de justifier sa connardise	175
Chapitre 7. Comment éviter de devenir un connard ?	186
La connardise comme vice.....	191
Modestie et humilité : deux fausses bonnes idées ?	194
Why so serious?.....	205
Socrate était-il badass ?	209
Références	213
Remerciements	222

*À Ruwen et à mon collègue Pierre...
mais pas parce que ce sont des connards !*

Chapitre 1.

Qu'est-ce qu'un connard ?

Fin août 2025, le millionnaire polonais Piotr Szczerek, alors inconnu du grand public, faisait la une des réseaux sociaux pour s'être comporté de façon absolument révoltante lors d'un match de tennis de l'US Open auquel il assistait. En effet, on pouvait le voir sur une vidéo arracher des mains d'un enfant une casquette que venait tout juste de lui offrir le joueur de tennis Kamil Majchrzak, vainqueur du match. La vidéo en question avait permis au monde entier de voir le millionnaire se pencher vers l'enfant et intercepter la casquette avant de la ranger dans son sac, sans gêne aucune et sans être le moins du monde troublé par le visage choqué et en larmes de l'enfant. Si le millionnaire s'est ensuite défendu d'avoir cru que c'était à lui que le joueur de tennis tendait la casquette et a affirmé l'avoir rendue à l'enfant par la suite, cela n'a pas empêché la vidéo en question de faire le tour d'Internet et de provoquer une vague d'indignation. Certains sites ont même donné au millionnaire le surnom peut-être exagéré « d'homme le plus détesté des États-Unis ».

S'il est difficile de défendre le geste de Piotr Szczerek (sauf, comme il l'a fait, à plaider l'erreur), on peut se demander ce qui explique que celui-ci soit devenu viral : après tout, des vols se produisent tous les jours et avec des conséquences plus graves que la disparition d'une simple casquette. Le problème viendrait-il alors du fait que Piotr Szczerek est un millionnaire et qu'il semble moralement monstrueux pour un homme qui a déjà tout de prendre à un enfant le peu qu'il a ? Non, car même si le fait qu'il soit millionnaire n'a

certainement pas plaidé en sa faveur, la vidéo avait commencé à circuler sur les réseaux sociaux avant que Szczerek ne soit identifié et donc reconnu comme millionnaire. Il semble plutôt que ce qui a suscité l'indignation du public, c'est avant tout la décontraction apparente de Szczerek dans la vidéo : il ne cherche à aucun moment à se cacher et prend la casquette au vu et au su de tous, sous le nez (mais pas la barbe) du jeune enfant à qui la casquette était destinée, comme s'il était dans son bon droit et que son geste était parfaitement légitime. Il ne semble pas ressentir la moindre honte de ce qu'il fait, mais au contraire en être fier.

Qu'il s'agisse bien là du problème, c'est ce que confirme une rumeur qui a circulé sur les réseaux sociaux dans les jours qui ont suivi. À en croire cette rumeur, Szczerek aurait justifié son geste de la façon suivante :

Oui, j'ai pris la casquette. Oui, je l'ai fait rapidement. Mais comme je l'ai toujours dit, dans la vie, c'est premier arrivé, premier servi. Je comprends que cela puisse déplaire à certains, mais s'il vous plaît [...] ce n'est qu'une casquette.

Il n'y a en fait aucune preuve que cette phrase ait vraiment été écrite par Szczerek lui-même plutôt qu'inventée par quelqu'un qui souhaitait mettre un peu d'huile sur le feu. Mais que cette rumeur ait circulé et ait été reprise par plusieurs sites de presse montre à quel point le comportement du millionnaire dans la vidéo dégage une image bien particulière : celle d'un homme transgressant les règles sans en avoir honte, persuadé qu'il est d'avoir le droit de se comporter de cette façon et d'être au-dessus des autres.

Des gens comme ça, nul n'est besoin d'allumer sa télévision ou de se connecter à Internet pour en croiser. Pour notre plus grand malheur, nous en rencontrons régulièrement dans notre vie de tous les jours. On peut par exemple penser à ces personnes qui ont des conversations à voix haute au cinéma ou mettent la sono à fond sur la plage et s'indignent lorsque quelqu'un leur fait une remarque – quitte à augmenter le son en réponse à toute objection qui pourrait être faite à leur comportement. On peut aussi prendre comme

exemple ces personnes qui n'attendent pas que les passagers soient sortis du bus ou du tram pour y monter et bousculent les autres pour être certains d'avoir une place assise, mais qui vous lancent un regard mauvais si vous osez vous plaindre. Ou encore ces personnes qui doublent sur l'autoroute ou coupent les files d'attente sans faire attention aux gens derrière eux et qui, si vous leur suggérez qu'ils se sont trompés sur le sens de la file, vous répondent qu'eux sont pressés parce qu'ils ont du travail. Ou enfin ce voisin qui met la musique à fond passé vingt et une heures alors même que vous lui avez signalé que cela vous dérangeait, sous prétexte qu'il a bien le droit de se détendre après une longue journée de travail. Tous ces individus partagent la propriété de nous agacer au plus haut point par leur capacité à transgresser les règles sans aucune honte apparente et en donnant même l'impression de se sentir pleinement dans leur droit. Comme le dit la célèbre expression, ils semblent être « nés avant la honte ».

Dans l'Antiquité grecque et romaine, la capacité à ressentir de la honte était souvent considérée comme la marque d'un bon caractère et d'une bonne éducation. Être capable de ressentir de la honte était en effet vu comme la preuve d'une capacité à se soucier de ce qui est juste et pas de son seul intérêt. Ainsi, dans son dialogue intitulé *Protagoras*, Platon met en scène le sophiste du même nom en train de raconter un mythe, celui de Prométhée et de l'origine des êtres humains. Comme dans la version originale du mythe, Protagoras raconte comment le frère de Prométhée, Épiméthée, se vit confier la tâche de partager les dons et les qualités entre les différents animaux et oublia l'homme, le laissant ainsi nu, dépourvu de toute défense naturelle comme une carapace, une fourrure ou des griffes. Toujours comme dans la mythologie grecque, Protagoras raconte ensuite comment, touché par la détresse des êtres humains, Prométhée prit le parti de pénétrer dans la demeure des Dieux sur le mont Olympe pour y dérober le feu et le secret de la technique afin de les donner aux êtres humains pour qu'ils puissent se protéger contre la nature et les bêtes sauvages. Cependant, c'est à ce stade que le récit de Protagoras diverge de la version classique du mythe. Alors que cette dernière se termine à ce point, avec Prométhée puni par les dieux

pour ses crimes, Protagoras continue en expliquant que le feu et la technique n'étaient en fait pas suffisants pour sauver l'humanité de l'extinction : si le feu et la technique permettaient aux êtres humains de forger des armes pour lutter contre les autres animaux, elles ne leur permettaient pas de se défendre les uns des autres. En effet, en l'absence de sens moral, les humains étaient incapables de coopérer et donc de vivre ensemble, finissant toujours par placer leur intérêt personnel avant le bien commun et donc par se trahir les uns les autres. C'est pourquoi, dans la version de Protagoras, Zeus décide finalement de faire don aux êtres humains de deux qualités supplémentaires : le sens de la justice (c'est-à-dire la connaissance du bien et du mal) mais aussi la capacité à avoir honte de ses actions (afin de les pousser à agir en fonction de leur sens du bien et du mal).

Mais les individus que nous avons décrits plus hauts sont-ils vraiment semblables aux êtres humains primitifs décrits par Protagoras ? Sont-ils vraiment des sortes de sauvages dépourvus de honte car dépourvus de tout sens moral ? On pourrait imaginer que l'individu qui fait profiter toute la plage de sa musique favorite ou le voisin qui pousse la radio à fond après vingt et une heures fassent partie de cette catégorie : ils seraient tout simplement déconnectés de toute notion du bien et du mal et vivraient leurs vies sans se soucier de l'effet que cela a sur les autres. Mais est-ce vraiment le cas ? Pouvez-vous être certain que l'homme qui met sa sono à fond sur la page ne vous dira pas qu'il a non seulement l'envie mais aussi le *droit* de le faire et que vous avez tort de chercher à lui interdire ? Et votre voisin ne répondra-t-il pas que vous êtes un peu facho sur les bords pour l'empêcher ainsi de profiter de la vie ?

La difficulté sera peut-être encore plus claire avec le cas de l'homme qui vous double dans la file d'attente. Que dira-t-il si vous protestez ? Il se peut qu'il vous réponde qu'il a le *droit* de le faire parce que son temps est plus important que celui des autres. Dans ce cas, il serait impossible de le considérer comme une brute qui agit sans aucune considération pour ce qui est bien ou mal. Au contraire, il semble être doté d'un certain sens moral – c'est juste que ce sens moral lui souffle qu'il a moralement le droit de passer devant vous

et que vous seriez moralement en faute de vous opposer à ce qu'il le fasse. Il pourra même s'indigner à son tour du fait que vous osiez suggérer qu'il ait pu faire quelque chose de mal.

Vous avez sûrement déjà croisé ce genre d'individus qui semblent avoir un sens moral bien particulier qui les conduit à faire allègrement « deux poids, deux mesures » et qui transgressent les normes ordinaires tout en ayant le sentiment d'en avoir entièrement le droit. Outre les exemples que nous avons déjà mentionnés, on peut citer ces personnes qui coupent la parole aux autres en permanence, parce qu'elles considèrent que ce qu'elles ont à dire est plus important et plus intéressant (une catégorie de personnes particulièrement représentée chez les politiciens français, ce qui rend les soirées électorales assez pénibles à suivre). Il est clair que ces personnes ne sont pas dépourvues de tout sens moral : elles s'indigneront en général du fait que les autres tentent de leur couper la parole, voire tentent de couper la parole à d'autres personnes. Elles savent donc très bien que les autres n'ont pas le *droit* de couper la parole. Si elles ne ressentent pas de honte, ce n'est donc pas par absence de sens moral, mais parce que leur sens moral leur dit les autres n'ont pas le droit de les interrompre mais qu'*elles* ont le droit d'interrompre les autres.

Autrement dit, ce qu'il y a de particulièrement frappant avec des gens comme Piotr Szczerek (s'il est bien l'homme qu'il semble être sur la fameuse vidéo) et les autres individus que nous avons décrits jusqu'ici, ce n'est pas seulement qu'ils transgressent des règles morales, ni qu'ils n'en éprouvent aucune honte, mais qu'ils semblent transgresser des règles morales en ayant le sentiment d'avoir le droit de les transgresser car ces règles ne s'appliquent pas à eux.

Les réactions que suscitent les rencontres avec de tels individus sont souvent très fortes, à la fois violentes et durables : la colère et l'indignation qu'ils suscitent peuvent continuer à nous ronger pendant des heures et nous conduisent parfois à des actes peu raisonnables et même coûteux. J'ai pu moi-même le constater un jour où j'ai oublié de remercier un automobiliste qui s'était arrêté pour me laisser traverser et que j'ai recroisé cinq minutes plus tard parce

qu'il avait fait demi-tour pour me retrouver et m'expliquer que j'étais tout de même un sacré « connard » de ne pas lui avoir signalé ma gratitude (ce que j'aurais effectivement dû faire). Nul doute que ce temps et cette essence auraient pu être mieux employés, mais la colère que mon comportement avait suscitée était suffisante pour motiver cet automobiliste à changer d'itinéraire, quitte à arriver en retard à sa destination.

Notez que l'automobiliste en question avait choisi un terme bien précis pour qualifier mon comportement : celui de « connard ». Et en effet, il semble que ce qualificatif décrit assez bien l'ensemble des individus que nous avons mentionnés ici, que ce soit Piotr Szczerek, ceux qui parlent à voix haute au cinéma, ceux qui bousculent les gens dans des bus, ceux qui ne respectent pas leur place dans la file d'attente, ceux qui coupent systématiquement la parole aux autres ou même ceux qui oublient de remercier les automobilistes. Mais qu'est-ce que tous ces exemples ont en commun qui justifie qu'on les regroupe sous une seule et même épithète ? Et qu'est-ce qui fait que ces individus nous énervent au point que nous avons tous envie de les traiter de « connards » ?

Il s'agit précisément des questions dont traite l'ouvrage que vous tenez entre les mains, questions qu'il n'est pas le premier à soulever mais sur lesquelles se sont déjà penchés d'autres philosophes : comment expliquer les réactions épidermiques que soulève le comportement des connards ? Et ces réactions sont-elles d'ailleurs justifiées ? Pour y répondre, il va d'abord nous falloir déterminer ce qu'est un connard, puis comprendre les attentes sociales et morales que vient violer le comportement du connard. On pourra alors se demander ce qui conduit certains individus à devenir des connards et proposer une typologie des connards sur cette base, avant de se demander comment éviter d'en devenir un soi-même. Au passage, on cherchera à distinguer le connard d'autres catégories d'individus déplaisants.

Une objection immédiate à ce projet pourrait être qu'il s'agit là de questions bien étranges pour un ouvrage de philosophie. N'y a-t-il pas de thèmes plus importants et plus nobles sur lesquelles se pencher ? Pourquoi perdre notre temps à réfléchir sur de tels sujets ?

Ne s'agit-il pas, finalement, d'une vaste blague ? Pas nécessairement. En effet, en philosophie, la limite entre questions sérieuses et questions incongrues est loin d'être toujours claire : c'est parfois en posant les questions les plus absurdes en apparence que l'on peut progresser sur les questions plus fondamentales. C'est par exemple le cas en philosophie de l'art, où les philosophes cherchent à expliquer comment nous pouvons ressentir des émotions comme de la pitié pour les personnages de fiction alors même que nous savons qu'ils n'existent pas (c'est le paradoxe de la fiction), comment nous pouvons aimer regarder des films tristes alors que la tristesse est généralement une émotion négative (c'est le paradoxe de la tragédie), comment certaines personnes peuvent prendre plaisir à regarder des films d'horreur alors que la peur est une réaction peu plaisante (c'est le paradoxe de l'horreur) ou encore comment il se fait que nous pouvons ressentir du suspense pendant un film alors que nous l'avons déjà vu (c'est le paradoxe du suspense). De même, en philosophie des émotions, les philosophes se demandent comment expliquer le fait que nous pouvons continuer à avoir peur de certaines choses (comme les araignées ou les voyages en avion) après nous être persuadés qu'il n'y a pas de véritable raison d'avoir peur (c'est le problème des émotions récalcitrantes). Le philosophe américain James Spiegel a même publié en 2013 un article de philosophie intitulé « pourquoi les flatulences sont-elles drôles ? »¹ Comme le titre de l'article l'indique clairement, le but était de s'interroger sur ce qui fait que certaines personnes (pas toutes, en particulier pas moi) éclatent de rire quand elles entendent quelqu'un d'autre péter. Là encore, la question semble dénuée d'intérêt philosophique en apparence. Pourtant, le but de Spiegel était d'utiliser le pet comme un cas d'étude pour départager les grandes théories philosophiques et psychologiques du rire. Et effectivement, une bonne théorie de l'humour doit pouvoir expliquer pourquoi certaines personnes trouvent les pets amusants, vu qu'on trouve des blagues à ce sujet dès l'Antiquité (il suffit pour s'en convaincre de lire une comédie comme les *Nuées* d'Aristophane, qui met en scène un Socrate enseignant que l'orage est causé par l'accumulation d'air dans les nuages et un de

1. SPIEGEL [2013]

ces élèves éclatant de rire en comparant cette explication à ce qui lui arrive quand il mange trop de flageolets).

Il est donc possible de poser des questions philosophiques profondes en partant de sujets triviaux, pour peu que l'on aborde ces sujets de façon sérieuse et pas juste superficiellement. Dans son célèbre ouvrage *Enquête sur l'entendement humain*, le philosophe David Hume (1711-1776) distingue deux façons de traiter de questions de philosophie morale : soit de manière « facile » mais inspirante, en jouant sur les émotions du lecteur, soit de manière « rigoureuse et abstruse », en faisant appel à sa raison et à son désir de découvrir la vérité. Et en effet, beaucoup d'ouvrages de philosophie morale à destination du grand public se contentent de faire « sentir [au lecteur] la différence entre le vice et la vertu », souvent en lui disant ce qu'il savait déjà, mais de manière à évoquer en lui les sentiments les plus nobles. Il serait simple d'aborder la question du connard de cette façon, en faisant ressentir au lecteur toute l'horreur que nous évoque ce personnage, de façon à le persuader de ne jamais se comporter de cette façon (au cas où il n'aurait pas été déjà convaincu). L'approche plus « abstraite » des questions philosophiques, elle, ne prend pas pour acquises ces émotions et ces réactions, mais cherche à disséquer la nature humaine pour en comprendre la racine : *pourquoi* le connard nous paraît-il si odieux ? Quelles sont les émotions que son comportement suscite et d'où viennent-elles ? Comment le connard en est-il arrivé là ? Comme le dit Hume, cette approche requiert plus d'effort que l'autre et les récompenses qu'elle offre sont moins immédiates, mais le lecteur pourra en retirer quelques vérités moins évidentes sur la nature humaine. Bref, il aura peut-être *appris* quelque chose.

Pour ma part, la question du connard est une question qui me travaille depuis 2012, date à laquelle je suis tombé par hasard sur un petit ouvrage de philosophie intitulé *Assholes : A theory* (titre que l'on pourrait traduire en français par *Les Connards : une théorie*). À l'époque, je me suis empressé de faire une recension de l'ouvrage, mais j'ai continué à réfléchir au sujet dans les années qui ont suivi. Pendant que je poursuivais mes recherches en philosophie morale et philosophie des émotions, il m'est graduellement

apparu que comprendre la nature du connard permettait d'éclairer d'une nouvelle lumière différentes questions dans ces domaines, qu'il s'agisse de la fonction de la colère, de la nature du mépris, de la valeur de l'humilité ou encore du rapport entre admiration et respect. L'ouvrage que vous tenez entre les mains est le fruit de ces réflexions et a été écrit avec la conviction que, pour traiter de la question du connard de façon satisfaisante, de nombreux concepts et outils philosophiques doivent être maîtrisés et compris. C'est pourquoi ce livre constitue à la fois un essai traitant de la nature de la connardise, mais aussi une introduction à la philosophie morale.

Mais n'anticipons pas trop et commençons par le commencement : que faut-il exactement entendre par « connard » ?

Qu'est-ce qu'un connard ?

C'est en 2012 que le philosophe américain Aaron James publiait *Assholes: A theory*. Malgré ce titre incongru (et un poil provocant), il ne s'agissait ni (uniquement) d'une blague ni (juste) d'une tentative pour gagner de l'argent en surfant sur un sujet en apparence léger. En effet, même si l'ouvrage adopte un ton parfois léger, le but de James reste sérieux : il s'agit pour lui de répondre à une énigme qu'il considère comme fondamentale. Cette énigme, c'est précisément celle que j'ai tenté de vous présenter dans les pages qui précèdent : qu'est-ce qui fait que l'*asshole*, c'est-à-dire le connard, est si énervant ? Pourquoi les interactions que nous avons avec le connard continuent-elles à nous hanter longtemps après avoir pris fin ? En bref, pourquoi le connard nous met-il hors de nous ?

Pour répondre à ces questions, il faut d'abord nous entendre sur ce que nous entendons par *asshole*, c'est-à-dire par « connard ». On pourrait objecter que traduire *asshole* par connard n'est pas une traduction idéale : le mot anglais *asshole* se traduirait plus littéralement par « trouduc », tandis que le mot français connard vient lui du mot « con » qui désigne un tout autre type d'orifice qu'on trouve principalement chez les femmes. Cependant, comme nous allons le voir, « connard » me semble un meilleur terme pour le type précis d'individu qu'Aaron James a choisi d'appeler *asshole*.

Car le projet d'Aaron James n'est pas de décrire avec précision la façon dont les Américains ou les Anglais utilisent le mot *asshole*. Il n'est pas linguiste, mais philosophe. Son but est plutôt de donner au mot *asshole* un contenu un peu plus précis que celui qu'il a dans la langue ordinaire afin de nous aider à mieux penser le réel. Il s'agit d'un procédé courant en philosophie, qui doit souvent traiter de thèmes pour lesquels nous disposons de termes courants (comme la conscience, la justice ou la liberté) mais trop vagues pour être utiles en l'état. Ce que vont souvent faire les philosophes, c'est redéfinir ces termes dans le but qu'ils deviennent assez précis pour clarifier la réflexion plutôt que l'embrouiller encore plus – ce qui les conduit souvent à en faire un usage qui s'éloigne de l'usage spontané. On peut illustrer cette pratique en se posant la question existentielle : la tomate est-elle un fruit ou un légume ? Une raison pour laquelle ce débat fait encore rage, c'est tout simplement que notre usage ordinaire des termes « fruits » et « légumes » est trop vague pour que la question puisse être réellement tranchée. Un scientifique pourra vous répondre qu'il existe une définition précise du mot « fruit » en botanique et que, selon cette définition, la tomate est effectivement un fruit. Mais pour arriver à cette conclusion, il aura dû accepter une définition très spécifique du mot « fruit » qui conduit à conclure de façon contre-intuitive que la fraise n'est pas un fruit (en effet, du point de vue de la définition botanique, ce n'est pas la fraise elle-même qui est un fruit mais les petits grains que l'on trouve à sa surface). Être précis nécessite ainsi souvent de renoncer à coller à l'usage ordinaire des mots pour leur préférer un usage qui permet de tracer des distinctions importantes et fructueuses d'un point de vue théorique.²

C'est pourquoi consulter le dictionnaire ne nous sera d'aucune aide pour comprendre ce qu'est un connard. D'ailleurs, les définitions que

2. Plus généralement, beaucoup de débats sur les définitions sont stériles car, contrairement à une théorie (qui dit quelque chose sur le monde), une définition n'est ni vraie ni fausse (vu qu'elle ne cherche pas à décrire le monde mais fixer le sens d'un terme). Pour trancher de façon « objective » un débat sur une définition, il faut déjà s'entendre sur les critères qui font qu'une définition est meilleure qu'une autre (ce qui est rarement fait dans ce genre de débats).

l'on trouve dans les dictionnaires sont (je trouve) plutôt décevantes lorsqu'il s'agit d'identifier ce qui fait l'essence même du connard. Ainsi, le Larousse définit « connard » comme « *très familier* : imbécile, crétin ». Le Robert définit le même terme comme « *vulgaire et péjoratif* : con, crétin ». (Quant au dictionnaire de l'Académie française, le mot « connard » n'y figure tout simplement pas.) Le connard serait ainsi, à en croire les dictionnaires, la même chose que le crétin, c'est-à-dire quelqu'un souffrant d'un déficit d'intelligence. Mais est-ce bien cela que nous voulons dire quand nous lâchons un « connard » plein de détestation à la personne qui nous bouscule sans nous prêter attention pour monter en premier dans le train ? De plus, ne pouvez-vous pas identifier dans vos souvenirs une ou deux personnes qui ne manquent pas d'intelligence mais sont par ailleurs de sacrés connards ?

Dans le film *La Tour Montparnasse infernale* (un classique éternel du cinéma français), le personnage incarné Marina Foïs dit au sujet d'un autre personnage, incarné lui par Éric Judor, qu'il est « mignon, mais un tout petit peu con ». Et on voit bien l'idée derrière cette réplique : nous pouvons très bien imaginer une personne dont les capacités intellectuelles seraient limitées (et donc qui serait « un tout petit peu con ») mais qui serait par ailleurs gentille et adorable. Cependant, il serait étrange de dire d'un véritable connard qu'il est aussi mignon : le connard, à l'inverse du con ou du crétin, semble être une personne profondément détestable. Ainsi, le problème que nous avons avec les connards ne semble pas être du même ordre que celui que nous avons avec les cons, les couillons et les crétins (qui est que leur manque de jugeote les rend souvent inutiles, voire nuisibles, mais sans qu'ils en aient forcément l'intention). La différence entre « con » et « connard » ressort d'ailleurs tout particulièrement dans le célèbre film *Le Dîner de cons*, dans lequel le connard n'est pas le con lui-même, mais bien celui qui invite les cons à sa table pour se moquer d'eux.³

3. D'ailleurs, on pourrait se demander à quoi ressemblerait un « dîner de connards » et on voit bien que l'ambiance générale serait sûrement beaucoup plus déplaisante que celle d'un « dîner de cons » et plus proche de celle de certains repas de famille ou de certains dîners d'entreprises.

Pour James, une bonne définition du mot *asshole* (ou « connard ») ne doit donc pas nécessairement correspondre trait pour trait à l'usage ordinaire du terme (qui est de toute façon trop vaste) mais plutôt en délimiter l'usage de façon à nous aider à comprendre ce qui distingue la catégorie des connards d'autres catégories de personnes nuisibles (comme le con, le boulet ou le salaud) et surtout nous permettre de saisir quel est exactement le problème que posent les connards. Pour cela, il propose de concentrer son enquête sur ce qu'il considère être les connards par excellence : ces individus qui nous irritent tant parce qu'ils ne se gênent pas pour transgresser les normes morales et sociales tout en donnant l'impression d'être dans leur bon droit. Car il ne fait pas de doute pour lui que ce genre de personne est *spécialement* irritant.

On pourrait néanmoins opposer une objection à l'entreprise de James : peut-être que le terme « connard » ne veut en fait *rien* dire. Peut-être s'agit-il d'une simple interjection qui manifeste notre mécontentement sans avoir de réel contenu, comme « aïe » quand nous nous blessons ou « beurk » quand nous ressentons du dégoût. En effet, selon les théories dites *expressionnistes* du jugement moral, les termes moraux, au contraire de termes comme « tomates », « dictionnaire » ou « philosophe », ne décrivent rien : ils ne sont que des expressions de notre état interne. Ainsi, quand nous jugeons d'une action qu'elle est moralement mauvaise, nous ne dirions rien au sujet de cette action elle-même, mais chercherions juste à manifester ce que cette action nous fait ressentir. Dire « mentir, c'est mal » reviendrait tout simplement à dire : « mentir ? beurk ! » Appliquée au terme « connard », cette théorie conduirait ainsi à conclure que ce terme ne décrit aucun type d'individu en particulier mais ne fait que manifester l'irritation que suscitent certaines personnes. Dans ce cas, le projet de définir philosophiquement le terme « connard » n'irait pas très loin (en tout cas pas assez loin pour qu'on puisse y consacrer un ouvrage complet).

Néanmoins, il ne semble pas que l'expressivisme puisse s'appliquer à *tous* les termes moraux. En effet, on fait une distinction en philosophie morale entre les termes moraux « fins » (comme « bon », « mauvais », « juste », « injuste ») et les termes moraux « épais » (comme

« altruiste », « cruel », « courageux », « lâche », « généreux », « égoïste »). Là où les termes moraux fins (comme « bon ») ne semblent qu'exprimer notre évaluation d'une action ou d'une personne, les termes moraux épais (comme « égoïste ») semblent aussi expliquer ce qui, chez cette personne ou action, justifie cette évaluation. Ainsi, quand nous traitons quelqu'un d'égoïste (ou de « sale rat »), nous portons un jugement (négatif) tout en indiquant les propriétés de la cible qui viennent expliquer *pourquoi* nous portons ce jugement (ici, le fait que cette personne ne pense qu'à elle-même). C'est pourquoi des expressions comme « sale lâche » et « putain d'égoïste » ne sont pas interchangeables, quand bien même elles exprimeraient toutes deux une désapprobation morale – parce qu'elles pointent des problèmes différents.

Il se pourrait donc que « connard » soit un terme moral épais et qu'il ne serve pas seulement à exprimer notre désaccord et notre irritation, mais aussi à indiquer que la personne qu'il décrit présente certains défauts et vices spécifiques.⁴ Prenons d'ailleurs un exemple pour illustrer cette intuition : une personne a garé sa voiture juste devant votre sortie de garage. Agacé, vous attendez qu'elle revienne chercher sa voiture pour lui faire part de votre juste colère. Dans un cas, cette personne s'excuse : elle ne pensait pas que vous auriez besoin de sortir et s'était donc permise de se garer à cet endroit pour quelques minutes. Dans l'autre, elle ne vous prête aucune attention et démarre sans vous adresser la parole, ou même vous jette un regard mauvais pour avoir osé lui faire une remarque. Dans les deux cas, la personne en question est agaçante, mais il me semble que nous nous accorderions pour dire qu'elle mérite bien plus l'épithète de « connard » dans le second cas que dans le premier. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui dans le terme « connard » fait qu'il s'applique mieux à un des deux cas qu'à l'autre ?

4. Pour une défense de la thèse selon laquelle le terme « connard » ne peut pas être analysé de façon purement expressiviste, voir JAMES [2016].

Un portrait-robot du connard

Heureusement pour nous, nous n'avons pas que nos intuitions pour répondre à cette question. En effet, en 2022, quatre chercheurs américains ont recruté quatre centaines de participants⁵ et leur ont demandé de penser au « plus gros connard » (*biggest asshole*) qu'ils aient jamais rencontré.⁶ Il leur a ensuite été demandé de décrire le comportement de cette personne et de répondre à plusieurs questions à leur sujet. Ce que les résultats de cette étude montrent, c'est d'abord que les participants n'avaient aucun mal à se rappeler une situation où ils avaient été confrontés à un connard : il semble donc que les connards ne soient pas une espèce rare. Les cas les plus fréquents impliquaient un ami qui n'en était plus un (17 %), un membre de la famille (13 %), un ancien collaborateur (10 %) ou un ancien supérieur hiérarchique (10 %). Les comportements les plus caractéristiques du connard incluait (i) l'arrogance et le sentiment d'avoir des droits que les autres n'ont pas, (ii) le manque de considération et de politesse à l'égard des autres, (iii) un comportement agressif envers les autres et une tendance au harcèlement et (iv) un comportement manipulateur et aucune hésitation à recourir au mensonge. De plus, les participants considéraient que, en moyenne, le connard était parfaitement conscient du fait que son comportement ennuyait les autres. En résumé, les connards (*assholes*) se distinguaient à la fois par leur comportement agressif envers les autres et par leur sentiment d'être « à part ».

Les auteurs de l'étude ont de plus demandé à leurs participants de noter la personnalité de leur « connard » sur les cinq dimensions du *Big Five*. Le *Big Five* est le principal modèle descriptif de la personnalité en psychologie contemporaine. Il considère que la personnalité humaine peut être décrite à partir de cinq dimensions : l'*ouverture à l'expérience* (l'attrait pour les idées nouvelles, la curiosité), la *conscience* (à quel point vous êtes consciencieux, appliqué, faites preuve d'autodiscipline), l'*extraversion* (votre tendance à être énergique et chercher la compagnie des autres), l'*agréabilité* (votre côté poli,

5. Pour être précis : 397 participants après exclusion de ceux dont les réponses n'avaient aucun sens ou n'étaient pas conformes aux consignes.

6. SHARPE ET AL. [2022]

empathique et coopératif) et le *névrotisme* (votre disposition à ressentir des émotions négatives et votre instabilité émotionnelle). Vous pouvez trouver en encadré des exemples de questions utilisées pour mesurer ces différents traits de personnalité. Sans surprise, les participants ont donné à leur connard de très mauvaises notes dans le domaine de l'agréabilité (en particulier tout ce qui touche à la modestie et à l'altruisme) et une note très élevée pour ce qui concerne la susceptibilité et la facilité à se mettre en colère (qui est une sous-dimension du névrotisme). Le connard se caractériserait ainsi comme quelqu'un d'égoïste et de colérique, qui en plus manquerait d'humilité.

Quelle est votre personnalité ? Le test du *Big Five*

Vous trouverez ci-dessous quelques exemples de questions qui sont parfois posées dans des expériences de psychologie pour déterminer la personnalité des participants. Bien entendu, une estimation précise de votre personnalité requiert bien plus de questions que les quelques-unes qui sont présentées ici, mais cela suffira pour vous donner une idée de ce que représente chaque dimension du *Big Five*.⁷

Pour chacune des affirmations ci-dessous, il faut vous demander à quel point cette affirmation vous décrit adéquatement (sur une échelle allant de 1 = « désapprouve fortement » à 5 = « approuve fortement ») :

Ouverture

- ☐ J'ai une grande imagination
- ☐ Je suis peu intéressé par tout ce qui est artistique

Conscienciosité

- ☐ Je travaille consciencieusement
- ☐ J'ai tendance à être paresseux

Extraversion

- ☐ Je suis réservé
- ☐ Je suis sociable, extraverti

7. Les affirmations présentées ici sont toutes tirées d'une version « courte » du questionnaire du *Big Five*. La traduction française est tirée de COURTOIS ET AL. [2020]

*Enfin un livre pour comprendre
ce qui cloche chez les autres...
ou chez vous.*

Un automobiliste qui vous coupe la route, un collègue qui vous interrompt sans cesse, un inconnu qui grille la file en vous regardant de haut... Vous venez sans doute de croiser un connard. Mais pourquoi ces petits actes d'incivilité nous irritent-ils autant ? Que révèlent-ils de notre besoin de respect, de reconnaissance et, parfois, de notre propre ego ?

Dans ce livre aussi éclairant qu'irrésistible, Florian Cova, chercheur en philosophie et sciences cognitives, dissèque avec précision les mécanismes psychologiques et moraux qui transforment certains individus en « connards », ces personnes qui se pensent au-dessus des autres et se comportent comme si leur existence comptait plus que la vôtre. De la philosophie de Kant à la psychologie expérimentale, de Sherlock Holmes à Steve Jobs, il dresse un portrait savoureux (et parfois inquiétant) de cette figure contemporaine devenue omniprésente.

Mais surtout, il nous met face à une question vertigineuse : et si, parfois, le connard... c'était nous ?

Avec humour et rigueur, ce livre nous apprend à les repérer, les comprendre, mais aussi à ne pas leur ressembler.

Florian Cova est chercheur en philosophie à l'Université de Genève, spécialisé en philosophie morale et sciences cognitives. Philosophe expérimental à ses heures, comme il aime à le dire.

Prix : 17,90 €

ISBN : 978-2-8073-7182-8

Rayon : Société

